

# Rhétoriques de Merleau-Ponty

---

Thomas Franck

Université de Liège

## Résumé

Cet article adopte une perspective volontairement ambivalente, à la fois attentive aux apports théoriques et méthodologiques de la phénoménologie de Merleau-Ponty à l'analyse du discours et en même temps soucieuse de la richesse rhétorique de ce discours merleau-pontien, qui actualise et matérialise dans sa forme même ses propres conceptions philosophiques. Trois éléments rhétorico-conceptuels seront abordés, grâce à l'étude particulière du texte « Le langage indirect et les voix du silence » issu de *Signes* qui devra être resitué dans la totalité de l'œuvre du phénoménologue, à savoir (i) la métaphore du tissu comme expression de l'interrelation d'un discours et de ses déterminations extérieures, (ii) la distinction parole parlée/parole parlante qui peut se penser en lien avec la distinction effectuée par l'analyse du discours entre l'interdiscours et l'écart comme déterritorialisation de celui-ci, (iii) l'importance d'une prise en compte des émotions comme partie intégrante de tout discours dépassant l'institution rationnelle entre fiction et vérité.

**Mots-clés** : Interdiscours, déterritorialisation, émotions, pathos, motivation, tissu du langage.

## Abstract

The perspective here is voluntarily ambivalent. On the one hand, the article pays attention to the theoretical and methodological contribution Merleau-Ponty's phenomenology made to discourse analysis; on the other hand, it traces the rhetorical fecundity of the philosopher's discourse that actualizes and materializes in its very form its own philosophical conceptions. Three rhetoric-conceptual elements are discussed, through an analysis of "Le langage indirect et les voix du silence" [Indirect Language and the Voices of Silence], a text from *Signs* [Signs] which has to be contextualized within the phenomenologist's whole work: i. the metaphor of *the fabric* as an expression of the interrelationship between a discourse and its external determinations; ii. the distinction between *parole parlée* and *parole parlante*, which can be conceived of in connection with the distinction in discourse analysis between *interdiscourse* and deviation as its deterritorialization; iii. the importance of taking into account emotions as an integral part of any discourse that goes beyond the rational institution between fiction and veridiction.

**Keywords**: Interdiscourse; deterritorialization; emotions, pathos, motivation; the fabric of language.

L'analyse du discours a entrepris, depuis plusieurs années, de se positionner dans un héritage pluridisciplinaire, principalement linguistique et rhétorique mais également philosophique. C'est cet héritage singulier qui nous retiendra dans le cadre de cet article et

que nous éclairerons à la lumière des travaux de Maurice Merleau-Ponty, lesquels semblent d'un intérêt majeur tant pour leur portée heuristique, analytique et critique que pour leur richesse rhétorique. Il est en effet essentiel de tenter de restituer l'influence d'une œuvre philosophique aussi fondamentale sur les recherches contemporaines en analyse du discours et en rhétorique tout en analysant, dans une perspective propre à l'analyse du discours philosophique, les singularités formelles de cette pensée. Johannes Angermuller avait bien montré l'importance théorique des œuvres de Michel Foucault, de Louis Althusser et de Michel Pêcheux (Angermuller, *Analyse du discours poststructuraliste*), et le volume collectif dirigé par Dominique Maingueneau et Mathilde Vallespir (Maingueneau et Vallespir, *Lire Derrida*) a initié une réflexion essentielle sur la philosophie et le style derridiens. Les recherches que Merleau-Ponty a consacrées, à la fin de sa vie, à la question du langage, notamment dans *Signes* et dans ses cours au Collège de France et à la Sorbonne, doivent être replacées dans la généalogie théorico-philosophique dans laquelle s'inscrivent les analyses du discours philosophique et littéraire. En effet, l'œuvre merleau-pontienne, si elle n'a pas directement ni explicitement influé sur la constitution de ces disciplines, a participé aux grandes orientations du champ intellectuel français des années 1960-1970, de plus en plus attentif aux fondements discursifs des savoirs et à l'historicité déterminant ceux-ci.

Nous nous concentrerons, afin de mettre en évidence la portée rhétorico-critique de l'œuvre merleau-pontienne, sur un discours précis extrait de *Signes*, « Le langage indirect et les voix du silence », sans délaisser toutefois d'autres travaux majeurs du phénoménologue. Nous privilégierons donc une perspective soucieuse de l'apport conceptuel de ce discours tout en développant une analyse des figures rhétoriques permettant de mieux comprendre la richesse formelle d'une philosophie structurée autour d'un important réseau métaphorique, que nous devons concevoir comme l'antichambre de la création conceptuelle, cette antichambre étant volontairement mise en évidence par le philosophe de l'expression sensible (voir, à propos de ces réflexions sur les rapports entre la métaphore et la constitution du concept, Blumenberg, et Derrida, *Marges*). Chaïm Perelman et Lucie Olbrechts-Tyteca avaient, dès 1958, relevé cette importance du rapport entre la matérialité discursive et la pensée qui se construit à travers elle, proposant dans le même temps un commentaire relatif aux émotions productrices de sens, élément également central dans l'œuvre merleau-pontienne :

Nous refusons de séparer, dans le discours, la forme du fond, d'étudier les structures et les figures de style indépendamment du but qu'elles doivent remplir dans l'argumentation. Nous irons même plus loin. Nous savons que certaines façons de s'exprimer peuvent produire un effet esthétique, lié à l'harmonie, au rythme, à d'autres qualités purement formelles, et qu'elles peuvent avoir une influence argumentative par l'admiration, la joie, la détente, l'excitation, les reprises et les chutes d'attention qu'elles provoquent, sans que ces divers éléments soient analysables en fonction directe de l'argumentation. (Perelman et Olbrechts-Tyteca 192)

La mise en lumière conjointe de la portée théorique et méthodologique de la philosophie merleau-pontienne et de ses fondements discursifs, suivant l'approche métaphorologique proposée par Hans Blumenberg que nous entendons généraliser à une tropologie du discours philosophique, permet de poser comme indissociables une attitude théorico-conceptuelle et une perspective rhétorico-argumentative attentive aux structures langagières d'une pensée historiquement située. Plus encore, l'analyse de la métaphoricité et des tropes constitutifs d'un système philosophique permettra de dégager plusieurs accointances formelles et conceptuelles entre celui-ci et la théorie de l'analyse du discours.

Dans l'élaboration d'une phénoménologie du langage, Merleau-Ponty reprend plusieurs notions développées par Saussure – notamment celles de système diacritique et d'arbitraire du signe – au profit d'un développement de nouvelles pistes théoriques : citons sommairement celles de chair du langage, d'expression du corps ouvré, d'unité du sentant-senti, de l'expression et de la perception. Ces réflexions, déjà présentes dans la *Phénoménologie de la perception*, permettront d'appuyer l'étude du fragment extrait de *Signes* dans l'objectif de proposer plusieurs pistes méthodologiques et de dégager de nouvelles notions enrichissant l'analyse rhétorique et l'analyse du discours. Après une étude du développement que propose Merleau-Ponty à propos du rapport entre les trois composantes sémiotiques déterminant le signe – signifié, signifiant, référent – et plus généralement de l'interrelation entre la pensée, le langage et son contexte matériel, nous questionnerons, dans un deuxième temps, la manière dont la distinction entre parole parlée et parole parlante permet de compléter et d'enrichir le questionnement relatif aux notions d'interdiscours, de préconstruit (Pêcheux), d'écart productif (Popovic) et de déterritorialisation (Angenot, *État du discours*, à la suite de Deleuze et Guattari, *Capitalisme et Kafka*). Enfin, on s'attardera sur le rôle des émotions dans le discours au détour d'un commentaire à propos des théories énonciatives des émotions (principalement développées par Rabatel et Micheli) et de l'importance d'une actualisation des recherches sur le *pathos* et sur la fonction émotive, passionnelle et pulsionnelle de tout langage (Walton, Zoberman, et Cornillat et Lockwood).

Il faut, avant toute analyse, évoquer l'influence réelle que la phénoménologie française a pu avoir sur l'analyse du discours. Si l'ambition n'est pas de retracer les logiques d'emprunts et d'influences historiques mais d'analyser les rapprochements possibles entre diverses notions ainsi que les apports méthodologiques de la phénoménologie merleau-pontienne à l'analyse du discours contemporaine, nous rappellerons plusieurs renvois explicites à cette œuvre dans différents travaux en analyse du discours, preuve qu'elle constitue un terrain réel dans lequel se constitue le champ intellectuel français. Il est dans un premier temps important de noter que Pêcheux fonde une large partie de son premier chapitre des *Vérités de la Palice* sur les apports de la phénoménologie de Husserl et de la philosophie de Frege à son analyse matérialiste du discours. Bien que n'étant pas explicitement évoquée, l'œuvre merleau-pontienne s'intègre à une réflexion phénoménologique plus large à propos de l'ancrage d'une parole dans un ensemble discursif plus général. Précisons ici que les perspectives de Pêcheux et de Merleau-Ponty diffèrent radicalement, le premier développant une approche matérialiste du discours autour des notions de formation idéologique et d'interdiscours, tandis que le second initie un ensemble de réflexions davantage centrées sur une philosophie du langage et de l'expression artistique. Nous relèverons également, en plus des références à la phénoménologie husserlienne et à la philosophie frégéenne chez Pêcheux, les renvois à Merleau-Ponty que réalise Rabatel dans *Homo narrans* (voir Rabatel 345-347), qui précise que les travaux du phénoménologue ont eu un écho certain en linguistique, notamment chez Banfield. En outre, la place accordée à l'œuvre merleau-pontienne dans les travaux de Malika Temmar et Johannes Angermuller (voir Angermuller et Philippe) ainsi que dans ceux de Stéphanie Ménasé (Ménasé, *Merleau-Ponty*) est indéniable. Enfin, précisons que les théories sartriennes de la *Critique de la raison dialectique* et de *l'Idiot de la famille* préparent d'une certaine manière, en prolongeant la distinction opérée par Merleau-Ponty entre parole parlée et parole parlante et en combinant les approches phénoménologique et matérialiste, la logique dialectique à l'œuvre entre une

production discursive singulière et un interdiscours doxique, dominant et inconsciemment reproduit :

En un sens, . . . nous sommes tous bêtes dans la mesure où chaque parole prononcée comprend en elle la contrefinalité qui la dévore. Et, si l'on veut, nous nous exprimons tous et tout le temps par lieux communs. Le mot, à lui seul, est idée toute faite puisqu'il se définit en dehors de nous, par ses différences avec d'autres mots dans l'ensemble verbal. Mais d'une autre manière, nous sommes tous intelligents : les lieux communs sont des mots, en ce sens que nous les dépassons vers une pensée toujours neuve dans la mesure où nous les utilisons. (Sartre, *Idiot* 622)

Mettant par ailleurs en lumière le rapport entre un « *on parle* » et un « *on est parlé* » (*ibid.*), dans une rhétorique à la fois merleau-pontienne et propre à l'analyse du discours, ce texte de 1971 illustre une évolution significative du champ intellectuel qui accorde de plus en plus d'importance, dans la continuité de Pêcheux, de Foucault et d'Althusser, aux structures sociodiscursives, à l'impensé collectif, déterminant et contraignant toute production langagière. L'analyse du discours merleau-pontien nous permettra de comprendre la manière dont se préparent ces réflexions et dont le champ philosophique français se questionne progressivement sur ses propres fondements rhétoriques.

## **1. Le tissu du langage : matérialité discursive et phénoménalité sensible**

L'importance du fonctionnement diacritique des signes, tel que l'exprime Saussure, amène Merleau-Ponty à d'emblée interroger la question de la constitution du sens dans son rapport au contexte historico-culturel. Si, selon Saussure, le sens se définit en acte par la relation qui se construit entre les signes et non dans une pensée préexistant au langage, c'est davantage l'accumulation des actes de parole contingents qui rend effective une certaine opposition structurale, qui détermine une « vérité sémiotique », plutôt qu'une langue *a priori* signifiante. Partant du principe selon lequel « la genèse du sens n'est jamais achevée », celle-ci étant foncièrement indissociable des structures sociales et matérielles qui la déterminent, Merleau-Ponty postule que l'état d'une signification précisément historique du signe est la représentation d'une construction phénoménale et d'un contexte épistémique et discursif particulier :

La culture ne nous donne donc jamais de significations absolument transparentes, la genèse du sens n'est jamais achevée. Ce que nous appelons à bon droit notre vérité, nous ne le contemplons jamais que dans un contexte de symboles qui datent notre savoir. Nous n'avons jamais affaire qu'à des architectures de signes dont le sens ne peut être posé à part, n'étant rien d'autre que la manière dont ils se comportent l'un envers l'autre, dont ils se distinguent l'un de l'autre . . . Si le signe ne veut dire quelque chose qu'en tant qu'il se profile sur les autres signes, son sens est tout engagé dans le langage, la parole joue toujours sur le fond de parole, elle n'est jamais qu'un pli dans l'immense tissu du parler. (Merleau-Ponty, « Langage indirect » 52-53)

Contre l'idée d'une transparence de la signification du langage, le philosophe développe une conception de celui-ci agencée autour d'« architectures de signes », de matérialités discursives, d'une *texture* langagière historiquement située. Suivant une même posture critique à propos de la génération du sens et de ses rapports aux structures matérielles le déterminant, Michel Pêcheux réalise dans *Les Vérités de la Palice* un commentaire s'inscrivant dans la continuité de cette réflexion, déplaçant l'approche merleau-pontienne vers une dimension matérialiste, sous l'influence des travaux althusseriens, où toute production discursive dépend d'une position idéologique et d'un ancrage dans un interdiscours structuré par une matérialité social-historique :

Le *sens* d'un mot, d'une expression, d'une proposition, etc., n'existe pas « en soi-même » (c'est-à-dire dans son rapport transparent à la littéralité du signifiant), mais est déterminé par les positions idéologiques mises en jeu dans le processus social-historique où mots, expressions et propositions sont produits (c'est-à-dire reproduits). (Pêcheux 144)

Suivant les propositions de Pêcheux et de Merleau-Ponty, la vérité sémiotique ou épistémique devient donc un élément dépendant d'un contexte historique et symbolique dans lequel un individu, ou un groupe d'individus, puise pour produire une signification « jamais achevée », dépendante de l'agencement des signes, de leurs distinctions et de leurs transformations. Tout savoir est daté, selon Merleau-Ponty, et la vérité est toujours *une* vérité ancrée dans un contexte où la parole actualise conjointement la langue et la pensée en les constituant de manière continue. Le sens, loin d'être réduit à une essence stable et définitive, est au contraire le fruit d'un mouvement dynamique qui s'élabore au travers de l'acte de parole et de son contexte d'énonciation mais qui, en retour, participe à la construction de sa matérialité formelle selon une logique d'indissociabilité dialectique propre à la structure même du signe linguistique. Contre le mythe de la transparence du signe et contre la dichotomie langue/parole, Merleau-Ponty use d'une métaphore intéressante, celle du pli dans un tissu : la parole « n'est jamais qu'un pli dans l'immense tissu du parler ». Cette image du tissu est omniprésente dans l'œuvre du philosophe, celui-ci utilisant à plusieurs reprises le terme d'*étouffe* corrélativement à celui de *tissu* :

Visible et mobile, mon corps est au nombre des choses, il est l'une d'elles, il est pris dans le tissu du monde et sa cohésion est celle d'une chose. Mais, puisqu'il voit et se meut, il tient les choses en cercle autour de soi, elles sont une annexe ou un prolongement de lui-même, elles sont incrustées dans sa chair, elles font partie de sa définition pleine et le monde est fait de l'étoffe même du corps (Merleau-Ponty, *L'Œil* 1595).

Cet extrait de *L'Œil et l'Esprit* permet de comprendre le rapport qu'établit son auteur entre le corps et le phénomène transcendant (la chose), cette mise en relation illustrant l'importance de la *situation* physique et matérielle de toute perception du monde par un corps. Ainsi, en mettant en parallèle les deux textes extraits de l'œuvre de Merleau-Ponty, on constate que le tissu sert de métaphore tantôt pour la parole, tantôt pour le monde, le rapport entre les deux s'élaborant par l'intermédiaire du corps comme étoffe : « le monde est fait de l'étoffe même du corps ». Ce dernier, en tant qu'il est le médium et le vecteur entre une conscience intentionnelle et le monde des phénomènes mondains (au sens heideggérien de *weltlichen Seienden*), est le premier instrument de parole, il est l'ouverture sur le monde en tant qu'être de signification.

Ainsi, le pli qui se crée dans le tissu du parler et, partant, dans l'étoffe du monde comme corps, est la preuve d'une indissociabilité du rapport entre le phénomène mondain (le référent), l'idée qui le conçoit (le signifié) et la rhétorique qui les formule (le signifiant), entre langue, pensée et perception phénoménale : « Le sens est le mouvement total de la parole et c'est pourquoi notre pensée traîne dans le langage » (Merleau-Ponty, « Langage indirect » 54). La métaphoricité gravitant autour du tissu symbolise cette idée, structurante en analyse du discours, d'une indissociabilité matérielle entre la forme et son idée, entre la signification et son ancrage contextuel, entre le signe et le phénomène, entre l'idée et la matérialité. Le corps étant, selon Merleau-Ponty, indissociable d'une chair mondaine dont il est la trace, la signification qui en émane est le fruit d'une position, d'une situation tant phénoménale que social-historique – le philosophe use par ailleurs de la métaphore du corps comme sentinelle, illustrant à nouveau l'importance de l'ancrage physique de toute production de sens. Cette indissociabilité constitutive du signe et du contexte de production, pris dans le même tissu dont les expressions sont les plis d'une étoffe, pose la question de l'arbitraire de ce signe, question qui sera étudiée à la suite d'une analyse de la distinction entre parole parlée et parole parlante en regard de l'importance accordée par Merleau-Ponty aux émotions et à leurs modes de sémiotisation discursifs.

## 2. Parole parlée et parole parlante

La phénoménologie du langage que propose l'auteur de *Signes* est selon nous indissociable d'une phénoménologie du corps telle que développée, entre autres endroits, dans la *Phénoménologie de la perception*. Comme on l'a vu une première fois avec *L'Œil et l'Esprit*, dans un rapprochement entre l'étoffe du corps, le tissu du monde et le pli du langage, la chair corporelle, en tant qu'elle est une ouverture radicale et directe sur le monde phénoménal, est en même temps le lieu d'une perception originelle et originaire de celui-ci : « Le langage signifie quand, au lieu de copier la pensée, il se laisse défaire et refaire par elle. Il porte son sens comme la trace d'un pas signifie le mouvement et l'effort d'un corps » (*ibid.*, 56). Comme retour à une sensibilité première entre le monde et le corps au sein d'une chair indivise, la parole « vraiment expressive », celle du corps et de ses émotions, s'exprimant en termes poétiques, par remotivation sensible des signifiants, radicalise la structure diacritique des signes qui s'agencent l'un par rapport à l'autre selon leurs oppositions sonores au sein d'un chant poétique (celui du monde vécu par un corps ému). Retourner aux choses mêmes, se tourner vers le monde tel qu'il se manifeste comme un pur être-là (le *Dasein* heideggérien), revient à se couper de la signification habituelle et usuelle, celle de la rationalité collective (l'inauthenticité du *das Man* heideggérien), à laisser parler la sensibilité et l'émotion premières du corps propre, à se taire pour contempler, c'est-à-dire à *parler encore* :

. . . la parole vraie, celle qui signifie, qui rend enfin présente « l'absence de tous bouquets » et délivre le sens captif dans la chose, elle n'est, au regard de l'usage empirique, que silence, puisqu'elle ne va pas jusqu'au nom commun. Le langage est de soi oblique et autonome, et, s'il lui arrive de signifier directement une pensée ou une chose, ce n'est là qu'un pouvoir second, dérivé de sa vie intérieure. Comme le tisserand donc, l'écrivain travaille à l'envers : il n'a affaire qu'au langage, et c'est ainsi que soudain il se trouve environné de sens (*ibid.*).

Ainsi, les signes deviennent les morceaux d'un monde, les fibres d'un tissu, les plis d'une étoffe, ils s'arrachent de leur substance instituée pour devenir les expressions sensibles d'un corps silencieux et ouvert, c'est-à-dire dirigé vers, et travaillé par, l'être-là. Comme les gestes du corps se profilent les uns par rapport aux autres au sein d'une chair phénoménale en produisant des significations, le signe langagier peut-être compris à l'image du geste corporel comme un élément fonctionnant au sein d'une structure diacritique. En effectuant une analogie entre la chair mondaine et la chair du langage, Merleau-Ponty suggère que le rapport d'émotion et d'affection du corps sentant avec l'objet senti se prolonge dans l'expression qui émane de ce corps au profit d'une fusion de la perception et de l'expression corporelles<sup>1</sup>.

Dans la *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty évoque la distinction entre la *parole parlée*, fruit d'un langage consensuel reçu comme une préconception, et la *parole parlante*, résultat de l'expression du corps au plus près du monde sensible. La première « jouit des significations disponibles comme d'une fortune acquise », tandis que la seconde est une « ouverture toujours recrée dans la plénitude de l'être » (Merleau-Ponty, *Phénoménologie* 885). Cette distinction, fondée sur le développement qui vient d'être proposé autour du fonctionnement diacritique du signe, particularise les concepts d'*interdiscours* et de *préconstruit* tels que Pêcheux les définit (voir à ce propos le chapitre « Discours et idéologie(s) » dans Pêcheux 127-166), voire de *doxa* dans la version qu'en proposent Amossy et Herschberg-Pierrot (Amossy et Herschberg-Pierrot) et Rosengren (Rosengren). En effet, l'interdiscours et ses structures préconstruites peuvent être mis en regard de la parole parlée, de ce qui est déjà-là et déjà-dit, structurant un discours suivant ses déterminations historiques, sociologiques et idéologiques. *A contrario*, la parole parlante représenterait le pouvoir instituant de tout discours (Castoriadis, *Institution*), sa dimension singulière et hétérogène, sa force de déterritorialisation (Angenot, *État du discours*, et Deleuze et Guattari, *Capitalisme et Kafka*), d'*écart para-doxal* et productif (Angenot, *État du discours*, et Popovic).

Dans cet ordre d'idée, la distinction qu'opère Merleau-Ponty entre parole parlée et parole parlante ainsi que son attention au pouvoir d'imagination du corps permettent de réattribuer au discours sa puissance créatrice tout en le situant dans un interdiscours au sein duquel les significations préexistent tout en pouvant être déconstruites et reconfigurées (le corps est à la fois une objectivité déterminée par le monde physique qui l'entoure et le vecteur d'une force subjective d'auto-institution). Ainsi, le corps, en étant déjà institué dans un rapport imaginaire au monde et dans une matérialité social-historique qui détermine ses gestes et ses postures, dans des conventions et des habitudes sociales, peut en même temps subvertir, par sa libération émotive, cette institution. L'empêchement d'un discours, d'une parole parlée, dans une matérialité social-historique l'amène en même temps à participer en retour à la constitution de cette matérialité, à la reproduire tout en la déplaçant :

---

<sup>1</sup> Michel Charles a étudié, dans *Rhétorique de la lecture*, la manière dont Bernard Lamy analyse les rapports entre les figures rhétoriques et l'expression corporelle ainsi que la façon dont les passions exprimées en discours traduisent la marque d'un sujet affecté (Charles). Voir également le travail de Pierre Zoberman, « Le langage des passions » dans le numéro 51 de la revue *Semiotica* (Zoberman). Enfin, nous renvoyons au collectif édité par François Cornillat et Richard Lockwood qui questionne, d'un point de vue de l'histoire de la rhétorique, les rapports entre ethos et pathos en interrogeant les manières dont le sujet se met en scène dans son discours (Cornillat et Lockwood).

Elle [la parole vraiment expressive] ne choisit pas seulement un signe pour une signification déjà définie, comme on va chercher un marteau pour enfoncer un clou ou une tenaille pour l'arracher. Elle tâtonne autour d'une intention de signifier qui ne se guide pas sur un texte, qui justement est en train de l'écrire. . . . Il y a, pour les expressions déjà acquises, un sens direct, qui correspond point par point à des tournures, des formes, des mots institués. En apparence, point de lacune ici, aucun silence parlant. Mais le sens des expressions en train de s'accomplir ne peut être de cette sorte : c'est un sens latéral ou oblique, qui fuse entre les mots, – c'est une autre manière de secouer l'appareil du langage ou du récit pour lui arracher un son neuf. (Merleau-Ponty, « Langage indirect » 58)

Le discours comme re-création corporelle (ou toute parole parlante créatrice « arrach[ant] un son neuf»), loin de se résumer à une simple esthétisation du langage commun ou à un écart selon la conception traditionnelle et quelque peu naïve du trope, est ici perçu comme le lieu d'une résistance, au sens physique, à la limite d'un interdiscours qui se reproduit par ses préconstructions, par ses paroles parlées, et se déplace en fonction de ses déterritorialisations intrinsèques, de ses paroles parlantes. C'est davantage le discours convenu, normé et institué qui est un écart par rapport à la perception première du corps sensible ouvert sur le monde, les couches de significations induites par les injonctions normatives dégradant la perception au plus près du phénomène charnel.

La comparaison dans l'œuvre merleau-pontienne entre le langage commun et l'outil manuel, utilisé tantôt passivement et sans réappropriation dans le cas d'un mode de production sériel, automatisé et réifiant, tantôt comme un moyen maîtrisé dans le cadre d'une production artisanale-artistique, sert ici à exemplifier la différence radicale de deux rapports à une matérialité social-historique : d'une part, les « expressions déjà acquises » pouvant être sollicitées comme de simples patrons discursifs, de simples *topoi* – tournures, formes, gestes et mots institués – et, d'autre part, les « expressions en train de s'accomplir » qui, par leur obliquité et leur latéralité, ne permettent pas cette instrumentalité et nécessitent au contraire une action d'un corps secouant et arrachant (une *praxis* transformationnelle au sens sartrien). On pourrait entrevoir, à la suite de Pêcheux, dans l'usage symbolique de l'outil une mise en perspective d'un mode de production économique automatisé, contraignant le corps de l'individu qui s'intègre et aliène ses gestes aux outils mis à sa disposition, et d'un mode de production discursive stéréotypé, à l'opposé de la pratique artisanale du « tisserand » (*ibid.*, 56) qui, comme l'écrivain, se réapproprie l'outil dans un processus d'auto-institution et de création consciente. Le locuteur produisant une parole parlée, comme le travailleur aliéné à l'outil, ne sortiraient dès lors pas d'une institution, économique ou discursive, et leur expression serait le résultat d'une reproduction inconsciente du préconstruit, dans une logique de sérialité collective telle que l'entend Sartre dans *Critique de la raison dialectique*. On a vu en quoi Merleau-Ponty, de même que Sartre et Castoriadis à sa suite, proposent une sortie de ce déterminisme strict au profit d'une mise en lumière du pouvoir instituant, contre-discursif et contre-doxique, des productions créatrices d'innovations rhétorico-formelles – parole parlante du corps sensible chez Merleau-Ponty, *praxis* du groupe en fusion dans le cas de Sartre, corps comme auto-institution imaginaire radicale selon Castoriadis.

Le « silence parlant », celui du corps comme origine expressive orientée vers le phénomène sensible, devient alors pour Merleau-Ponty une réaction à la *rumeur bavarde*

d'un interdiscours, il est une mise en mouvement du sens, qui « fuse entre les mots », ceux-ci se confrontant et se heurtant l'un à l'autre en engendrant une secousse de l'appareil discursif. Grâce à cette nouvelle métaphore sismique – constituant le réseau métaphorique mis en lumière grâce à l'approche tropologique –, on voit bien en quoi la création singulière se situe à l'intérieur d'une discursivité donnée, les déterritorisations étant le fruit de chocs des signes à la limite de l'institution, à la marge du narrable et de l'opposable (Angenot, *État du discours*). Il résulte donc de ce mouvement une secousse de tout l'appareil formel, du système diacritique qui voit se produire de nouvelles significations – suivant une actualisation du réseau métaphorique merleau-pontien du monde organique, dans ce cas celui du tremblement de terre –, grâce à une mise en branle des significations et des formes admises et acceptées. Ce discours singulier doit être pensé chez Merleau-Ponty comme un retour à la signification originelle, rendue muette par l'expression de l'émotion d'un corps confronté à une réalité charnelle à laquelle il appartient, dès lors formulée dans son indicibilité première (enfantine, artistique, primitive) :

Si nous voulons comprendre le langage dans son opération d'origine il nous faut feindre de n'avoir jamais parlé, le soumettre à une réduction sans laquelle il nous échapperait encore en nous reconduisant à ce qu'il nous signifie, le *regarder* comme les sourds regardent ceux qui parlent, comparer l'art du langage aux autres arts de l'expression, tenter de le voir comme l'un de ces arts muets. (Merleau-Ponty, « Langage indirect » 58)

Le langage devient donc, selon cette conception, un art, une technique, un travail de singularisation, il est la lutte consciente contre la rigidité de l'interdiscours inconscient. On perçoit bien dans cette analyse l'intérêt heuristique et méthodologique des réflexions merleau-pontiennes pour l'analyse du discours, lesquelles remettent en jeu une certaine définition de l'interdiscours, du préconstruit et de ses écarts productifs et para-doxaux, de ses déterritorisations intrinsèques, à l'aune de la phénoménologie du corps.

### **3. L'émotion comme dégradation d'un interdiscours rationaliste-vériste**

Dans la *Phénoménologie de la perception*, Merleau-Ponty questionne une nouvelle composante de la linguistique saussurienne, à savoir le rapport de motivation/arbitrarité du signe dans son rapport à la substance émotionnelle et affective du langage :

... les conventions sont un mode de relation tardif entre les hommes, elles supposent une communication préalable, et il faut replacer le langage dans ce courant communicatif. Si nous ne considérons que le sens conceptuel et terminal des mots, il est vrai que la forme verbale – exception faite des désinences verbales – semble arbitraire. Il n'en serait plus ainsi si nous faisons entrer en compte le sens émotionnel du mot, ce que nous avons appelé plus haut son sens gestuel, qui est essentiel par exemple dans la poésie. On trouverait alors que les mots, les voyelles, les phonèmes sont autant de manières de chanter le monde et qu'ils sont destinés à représenter les objets, non pas, comme le croyait la théorie naïve des onomatopées, en raison d'une ressemblance objective, mais parce qu'ils en extraient et au sens propre du mot en *expriment* l'essence émotionnelle. (Merleau-Ponty, *Phénoménologie* 874)

Saussure, tout en mettant en avant le fait que le rapport entre signifié et signifiant est arbitraire, avait déjà relevé une certaine motivation intrinsèque au fonctionnement de la langue (au sein des mots complexes et des onomatopées). Merleau-Ponty effectue un écart par rapport à cette relative motivation en suggérant qu'une poéticité du langage mettrait en avant la substance musicale du monde phénoménal telle que perçue par un corps se laissant guider par ses passions et ses émotions<sup>2</sup>. Si les théoriciens des émotions gravitant autour de Rabatel, Hekmat et Micheli ont mis en avant l'importance d'une analyse énonciative et rhétorique des émotions, il semble intéressant de la mettre en regard de l'attention accordée par le phénoménologue aux affects, qui traduisent non pas une intention de persuasion mais une forme de motivation du signe linguistique face à une situation à laquelle un individu se trouve confronté. L'article de Micheli intitulé « Esquisse d'une typologie des différents modes de sémiotisation verbale de l'émotion », dont les résonances sartriennes sont évidentes, établit à ce propos un parallélisme fort intéressant entre l'émotion étayée, c'est-à-dire induite par les structures rhétorico-énonciatives et socio-culturelles d'un discours, et la composante physiologique de l'expérience émotionnelle :

Pour approcher la notion d'émotion *étayée*, il faut commencer par rappeler l'idée selon laquelle les différents types d'émotion gagnent à être distingués en fonction de la *manière dont le sujet évalue une situation à laquelle il se trouve confronté*. L'expérience émotionnelle est un processus à plusieurs composantes qui implique, de manière centrale, une composante d'*évaluation cognitive* – aux côtés d'autres composantes *physiologique* (symptômes corporels), *motivationnelle* (tendances à l'action) et *expressive*. (Micheli)

Suivant un projet similaire de revalorisation de l'usage discursif de l'émotion, Douglas Walton, dans son ouvrage *The Place of Emotion in Argument*, met en avant, dans une perspective rhétorico-argumentative, l'importance du recours à l'émotion dans toute argumentation, lequel ne peut correspondre à la distinction commune entre « vrai » et « faux » mais traduit davantage une affirmation affective du locuteur, un investissement de soi dans le discours (au sens où l'entend également Michel Charles à la suite de Bernard Lamy) :

What is the positive value of an appeal to emotion in argumentation? Boldly expressed, this question seems strange at first, given the tradition of denigrating appeals to emotion as fallacious. But given that emotional appeals can be reasonable arguments in some cases, the question naturally arises whether, as a class of arguments, they have some value or constructive function in reasoned dialogue. (Walton 255)

Selon Merleau-Ponty, le « sens émotionnel » des mots serait le fruit d'un « sens gestuel » que le corps conférerait, par son ouverture vers le monde, au discours qu'il produit. En étant un mode d'être-au-monde imaginaire (Dufourcq), lieu de fantasmes, de fantômes, de pulsions, le corps est en même temps le lieu de l'incertitude, de la rupture avec la vérité, du dépassement dialectique du vrai et du faux. Dans la tradition phénoménologique

---

<sup>2</sup> Nous renvoyons à ce propos à *l'Essai sur l'origine des langues* de Jean-Jacques Rousseau, texte intéressant à plusieurs titres, notamment en raison de la place qu'il accorde aux passions, notamment dans le chapitre intitulé « Que la première invention de la parole ne vient pas des besoins, mais des passions ». De plus, il est utile de relever que ce texte a été étudié par Derrida dans *De la grammatologie*, ouvrage qui n'est pas sans résonance avec l'œuvre merleau-pontienne relative au langage.

française, principalement chez Sartre, Merleau-Ponty et Levinas, le rapport entre l'émotion et le corps est constant, les réactions émues d'un individu étant le résultat d'une dégradation<sup>3</sup> de sa conscience au profit d'une intentionnalité charnelle, le corps vivant sur le mode de l'émotion un monde trop difficile à appréhender rationnellement et froidement. À ce propos, Yves Thierry, commentant la conception merleau-pontienne du langage, éclaire ce rapport entre le corps et le mot qui sont tous deux structurés de manière diacritique et qui permettent une sortie du rationalisme vériste au profit d'une *praxis* imaginaire, créatrice et transformationnelle propre au corps. Selon le chercheur, le geste d'un organe s'oppose à celui d'un autre organe tout comme le mot s'oppose à un autre mot. Ce sont les différences effectives entre ces signes, fruits d'une « gesticulation » corporelle et non d'une pensée transcendante, qui rendent possible la construction singulière de tout rapport de signification :

. . . la mise en valeur d'écarts différentiels permet de comprendre, notamment à travers l'analyse phonologique, la « gesticulation linguistique », c'est-à-dire la façon dont les productions de l'appareil phonatoire se distinguent, se combinent et viennent à former un système. . . . Si les différences font effectivement signifier les signes, elles sont produites par une « gesticulation » dont l'enracinement corporel est déjà traversé d'intentionnalité . . . (Thierry 86-89).

Cette analogie entre le système diacritique des gestes du corps et celui des signes et des phonèmes sous-entend, d'une certaine manière, une motivation du signe qui devient, dans toute véritable création formelle, l'émanation de l'« enracinement corporel », de son « intentionnalité ». On peut d'ailleurs voir dans le fonctionnement oppositionnel et structural des phonèmes, en fonction des points d'articulation, des degrés d'ouverture, des types d'occlusion, etc., une logique diacritique inhérente au fonctionnement du corps. Les unités minimales de sens déterminées par les oppositions phonologiques se réalisent par l'usage du corps et des différents organes phonatoires : les rapports de signification ne se créent que par opposition structurale de réalisations physiologiques.

Comme nous l'avons déjà évoqué, le corps est ce vers quoi l'individu s'ouvre premièrement au monde, il est le médium entre la conscience parlante et les phénomènes perçus. Ainsi, parler de « gesticulation linguistique » revient à établir un rapport entre le phénomène vécu silencieusement par le corps ouvré et le signe qu'il exprime, qu'il expire, suivant une génération du sens sans cesse renouvelée. Contre les conventions que l'homme attribue arbitrairement au langage commun (par le retour réflexif et rationaliste de la grammaire et par l'apprentissage normé et répétitif du lexique), le langage singulier, créateur et contre-doxique, celui du corps muet, serait un retour à une « communication préalable » dont l'expression, fruit de la puissance émotionnelle du corps, renouerait un contact primitif avec le phénomène tout en déconstruisant l'idée d'une vérité de l'être et d'une opposition entre le discours d'émotion et le discours de raison : « There is nothing wrong or fallacious *per se* with appeals to emotion in argumentation. Emotion should not be (categorically) opposed to reason, even though appeals to emotion can go wrong or be exploited in some cases » (Walton 257). Walton analyse l'argumentation comme le lieu d'un investissement

---

<sup>3</sup> Dans la continuité des travaux de Grégory Cormann, le terme *dégradation* ne doit pas être pris péjorativement mais doit être compris comme une modification du mode d'être de la conscience intentionnelle dirigée vers un monde difficile à appréhender, hostile, contingent.

individuel dans le discours, comme le résultat d'une exposition sincère de soi. Pour sa part, dans *Mimologiques. Voyages en Cratylie*, Gérard Genette a étudié, avec beaucoup d'humour et avec une distance nécessaire par rapport aux théories cratyliennes, l'idée selon laquelle le langage culturellement institué et normé est une dégradation des formes motivées dont les tropes seraient des résidus. Christian Plantin a relevé, dans *Les Bonnes Raisons des émotions*, l'hypothèse d'une dégradation émotive du discours, au sens presque sartrien du terme, au profit d'une conduite produisant un effet de sincérité :

[l']émotion causalement déterminée peut être une ressource pour l'orateur ; on passe alors de *l'émotionnel* à *l'émotif*. La « dégradation » peut être exploitée en mimant ces conduites de « moindre adaptation » dans le cadre de stratégies relevant de la problématique classique de l'éthos afin de produire un effet de « sincérité » (Plantin 50).

On pourrait dès lors interpréter cette sensibilité individuelle, exprimée en discours par l'usage d'émotions, comme une libération des expressions corporelles spontanées et instinctives aux dépens d'une conscience prétendument rationnelle et objective, qui subit une « dégradation » au sens phénoménologique (voir Sartre, *Esquisse*, Merleau-Ponty, *Phénoménologie*, et Cormann). Dans une analogie entre l'activité du corps et le *poiein*, c'est-à-dire le faire selon des possibilités existantes, Merleau-Ponty fait référence, dans l'extrait de la *Phénoménologie de la perception* cité au début du point III, au chant du monde dont la musicalité primitive est celle d'un pré-langage organique, qui permet d'en signifier l'effectivité hors des normes discursives instituées et de donner libre cours au « sens émotionnel du mot ». L'émotion que le corps vit dans sa chair s'exprimerait dès lors au travers d'un projet créateur et poétique où le signe se remotive par la substance émotive de l'ouverture première du corps sur le monde.

Bien que ne correspondant pas exactement à la lecture merleau-pontienne du langage émotionné, la tripartition que proposent les analystes contemporains du discours (voir notamment Hekmat, Micheli et Rabatel) met en œuvre un ensemble de perspectives méthodologiques à partir des différents modes de sémiotisation des émotions : émotions dites, montrées, étayées. Face à l'absence d'outillage analytique dans l'œuvre phénoménologique de Merleau-Ponty et face à son caractère relativement doctrinaire, la théorie énonciative des émotions suggère une possible mise en relation des deux approches au travers d'une analyse du lexique émotionnel, des mises en scène d'émotions et des figures de rhétorique, mobilisant des référents culturels, signifiant une émotion. S'il est en effet difficile, à certains égards, de suivre la théorie merleau-pontienne comme une grille d'analyse méthodique, il est possible de développer une analyse du discours en tant qu'étude du rapport d'affectivité qu'un locuteur entretient avec le monde, au travers notamment d'une analyse des émotions dites (lexique), montrées (exemples de situation émotives) et étayées (figures rhétoriques). Dans le projet d'une tropologie du discours philosophique, nous avons pu mettre en lumière, au sein de l'œuvre merleau-pontienne elle-même, un réseau métaphorique traduisant un usage particulier de l'émotion étayée, celle-ci induisant une série de lectures affectives des conceptions phénoménologiques actualisées en discours. Sortant lui-même d'une logique purement rationnelle-vériste, systémique et systématique, Merleau-Ponty sature son discours philosophique de reprises et de créations rhétoriques qui tendent à conférer une poéticité, une valeur émotive et sensible à son œuvre. On pourrait d'ailleurs analyser le style de *L'Œil et l'Esprit*, à la suite des réflexions de Ménasé à propos du style de Merleau-Ponty (Ménasé), comme le lieu d'une réelle soumission à la

poésie intentionnelle du corps ému où le discours philosophique se rapproche intimement du discours littéraire, où la création formelle investit le système conceptuel qui ne peut désormais plus exister qu'au travers d'une rhétorique qui lui est propre.

### Perspectives méthodologiques

Nous dégagerons pour finir plusieurs pistes méthodologiques à partir des différents constats théoriques mis au jour par la philosophie merleau-pontienne du langage et du corps. L'analyse des travaux de Merleau-Ponty – il serait intéressant de confronter nos réflexions aux cours donnés par le philosophe à la Sorbonne de 1949 à 1952 (Merleau-Ponty *Résumé*) et au Collège de France de 1953 à 1961 (Merleau-Ponty, *Notes*) – a permis d'entrevoir l'importance d'une mise en relation de la philosophie, de la rhétorique et de l'analyse discours contemporaines. En renouant avec une tradition rhétorico-philosophique, il apparaît en effet essentiel de mettre en lumière à la fois la figuration et le figement formel d'une pensée philosophique et les apports conceptuels de celle-ci à l'analyse rhétorique des textes. L'intérêt d'un renouveau du dialogue entre les deux disciplines réside dans ce qu'entrevoyait Merleau-Ponty (de même que Sartre, Deleuze, Derrida ou Castoriadis à sa suite) à propos du rapport entre langue et pensée, à savoir une logique de présuppositions réciproques. Le philosophe ne pouvait concevoir un système théorique qui fût débarrassé de la matérialité formelle qui le constitue et qui se posât comme indifférent envers un style qui, pourtant, lui est propre. Nous prolongerons les réflexions qui viennent d'être développées en commentant la conclusion que Merleau-Ponty donne de « Le langage indirect et les voix du silence » :

Le sens de la philosophie est le sens d'une genèse, il ne saurait donc se totaliser hors du temps, et il est encore expression. . . . Le langage et le système de la vérité, s'ils déplacent le centre de gravité de notre vie en nous suggérant de recouper et de reprendre l'une par l'autre nos opérations, de telle manière que chacune passe en toutes et qu'elles paraissent indépendantes des formulations une à une que nous en avons d'abord données, – [*sic*] si par là ils déclassent les autres opérations expressives comme « muettes » et subordonnées, ne sont cependant pas sans réticence, et le sens est impliqué par l'édifice des mots plutôt qu'il n'est désigné par eux. Il nous faut donc dire du langage par rapport au sens ce que Simone de Beauvoir dit du corps par rapport à l'esprit : qu'il n'est ni premier, ni second. (Merleau-Ponty, « Langage indirect » 103)

L'interdépendance du langage et de la vérité, de l'expression et de la philosophie, entraîne une indissociabilité du sens et de son régime discursif (l'un constituant l'autre et vice versa). La philosophie devient donc une création formelle, une « genèse » sans cesse renouvelée et, pour ce faire, ne nie pas l'importance de la relation entre signifié et signifiant, dans une prise en compte de leur relation émotive avec le référent : « le sens est impliqué par l'édifice des mots ». La métaphore de la construction – à la suite de celles du tissu et de la secousse sismique – met à nouveau en lumière, dans la rhétorique merleau-pontienne, la matérialité de la forme et, partant, celle du sens en tant que corrélat dialectique nécessaire. Tout comme le sens est mis en relation avec la matière, le langage l'est avec le corps, chacun étant indissociable d'un *édifice* agencé et structuré matériellement : le corps est monde et langage, qui est sens, et donc esprit. De même que la philosophie se voit comprise dans sa dimension formelle-discursive, voire comme un lieu d'imagination, la création

artistique, à l'image de la pratique de l'artisan, doit être comprise comme l'espace d'expression d'une limite du discours, comme le vecteur d'une création rhétorique mais aussi comme une mise en lumière nouvelle du phénomène transcendant, comme une connaissance émotive de la réalité sensible.

Les réflexions merleau-pontiennes peuvent renvoyer à plusieurs égards aux théories contemporaines de l'analyse du discours qu'elles préfigurent dans leurs interrogations et dans leur forme même (constituant un réseau conceptuel de tropes) : la parole parlée fait écho, en les nuancant, à l'interdiscours, au préconstruit et à la *doxa*, et la parole parlante à l'écart productif et para-doxal, à la déterritorialisation ; la métaphore du tissu met en lumière l'importance de la situation matérielle d'une production de parole ; la substance affective de la langue remet en question l'arbitraire du signe et problématise la possibilité d'une motivation physiologique et organique des mots ; l'émotion corporelle constitutive de tout langage interroge le pouvoir du *pathos* et, plus généralement, des modes de sémiotisation des émotions au sein du discours. Nous dégagerons donc, pour conclure, trois pistes méthodologiques induites par ces apports théoriques.

Premièrement, il est nécessaire de préconiser la mise en œuvre d'une *tropologie* du discours philosophique afin de comprendre la force théorique des figures du discours et leur importance dans la constitution de toute pensée en tant que celle-ci est une matérialité formelle. La richesse de la phénoménologie merleau-pontienne réside notamment dans la récurrence de diverses métaphores, preuve d'une étroite relation entre philosophie et rhétorique – on a notamment pu analyser, parmi une multitude d'autres exemples, les métaphores du tissu, de la secousse sismique et de l'édifice. Ainsi, il n'est plus question de séparer la logique de sa rhétorique, mais de comprendre les déterminations réciproques à l'œuvre entre celles-ci, le discours logico-rationnel étant sous-tendu par des patrons discursifs, par des tropes et des structures argumentatives le rendant possible.

Nous insisterons, dans un deuxième temps, sur l'importance déterminante du contexte, de la *situation* (selon la conception existentialiste de Sartre et de Merleau-Ponty) ou des *structures matérielles* (selon la conception marxiste de Pêcheux), de l'ancrage de tout discours dans un ensemble socio-historique et phénoménologique institué – à l'image du rapport établi par Merleau-Ponty entre le phénomène sensible, le corps ouvré et son expression émotive-poétique. Pêcheux avait relevé cette « vague évidence selon laquelle "les facteurs sociaux influent sur la langue" » (Pêcheux 20), évidence qu'il serait nécessaire de réorienter vers une dimension, non seulement matérialiste, c'est-à-dire attentive aux structures économiques, politiques et sociales déterminant une prise de position discursive au sein d'une *formation idéologique*, mais surtout soucieuse de l'ancrage d'un corps dans une phénoménalité régie par des schèmes de perception, par une vision du monde (*Weltanschauung*). En effet, la phénoménologie merleau-pontienne (étant elle-même une *Weltanschauung*) met en avant l'importance d'une prise en compte des visions, des conceptions du monde débarrassées de l'*a priori* rationaliste-vériste et des couches de significations instituées par une grammaire normative au profit d'une *praxis* foncièrement ancrée dans un rapport sensible et ému avec le monde, où le *pathos* n'embrouille pas le *logos* mais au contraire l'enrichit d'une substance charnelle et poétique assumée. Dans la continuité de cette remarque, la mise en avant du caractère pathémique du langage sous-entend une remotivation sémiotique de la part de tout producteur de discours historiquement situé, qui s'investit entièrement dans ce qu'il dit et dans la réalité qu'il exprime et qui constitue son corps comme une *praxis* auto-instituante et transformationnelle. Ce constat

nécessiterait dès lors le développement, conjointement à une histoire des idées et des passions collectives, d'une analyse des émotions en tant qu'elles sont sémiotisées de trois façons différentes (dites par le lexique, montrées par l'exemple, étayées par la figure), dans une prise en compte de la dimension émotive propre à tout discours, suivant une herméneutique des figures et des formules rhétoriques (voir notamment le collectif dirigé par Blumental, Novakova et Siepmann).

Enfin, à la suite de la critique castoriadienne de l'institution et de sa défense d'une auto-institution imaginaire radicale du monde et de la perception (Castoriadis, *L'Institution* et Castoriadis, « Merleau-Ponty »), l'analyse du discours doit tenir compte de la dialectique entre imaginaire institué – parole parlée – et imaginaire instituant – parole parlante –, cette dialectique remettant au jour la dimension inconsciente et doxique de l'interdiscours (Pêcheux) tout en insistant sur la possibilité d'une singularisation critique de celui-ci (voir, à propos de la dialectique entre instituant et institué, Castoriadis, *Le Monde morcelé* 137-171). Cette dernière remarque nous permet de prolonger notre réflexion en considérant heuristiquement d'autres discours philosophiques, par exemple le discours castoradien – par ailleurs proche des réflexions merleau-pontiennes, notamment celles des *Aventures de la dialectique* – ou le discours sartrien de la *Critique de la raison dialectique* – permettant de dépasser, grâce aux notions de pratico-inerte, de *praxis* de groupe et de matière ouvrée, la dialectique entre singularisation et détermination –, comme autant de boîtes à outils théoriques et méthodologiques potentielles pour l'analyse du discours l'ayant directement ou indirectement influencée. Ainsi, comme l'avaient proposé Pêcheux et Angermüller à sa suite, il apparaît aujourd'hui essentiel de resituer l'analyse du discours par rapport aux divers héritages philosophiques qui la traversent, ceci permettant la mise en lumière de l'actualité critique d'une méthode, de sa richesse rhétorique et de ses outils conceptuels.

## Bibliographie

- Amossy, Ruth. *L'Argumentation dans le discours*. Armand Colin, coll. « ICOM », 2012.
- Amossy, Ruth et Herschberg-Pierrot, Anne. *Stéréotypes et Clichés : langue, discours, société*. Paris : Armand Colin, coll. « Lettres et sciences sociales », 2011. Print.
- Angenot, Marc. 1889. *Un État du discours social*. Le Préambule, coll. « L'Univers du discours », 1989. Print.
- \_\_\_\_\_. *Dialogues de sourds. Traité de rhétorique antilogique*. Mille et une nuits, coll. « Essai », 2008. Print.
- \_\_\_\_\_. *L'Histoire des idées. Problématiques, objets, concepts, méthodes, enjeux, débats*. Presses Universitaires de Liège, coll. « Situations », 2014. Print.
- Angermüller, Johannes. *Analyse du discours poststructuraliste : les voix du sujet dans le langage chez Lacan, Althusser, Foucault, Derrida, Sollers*. Lambert-Lucas, coll. « Le Discours philosophique », 2013. Print.
- \_\_\_\_\_ et Philippe, Gilles, dir. *Analyse du discours et dispositifs d'énonciation. Autour des travaux de Dominique Maingueneau*. Lambert-Lucas, 2015. Print.
- Blumental, Peter, Novakova, Iva et Siepmann, Dirk (éds.). *Les Émotions dans le discours. Emotions in Discourse*. Francfort : Peter Lang, 2014. Print.
- Blumenberg, Hans. *Paradigmes pour une métaphorologie*. Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 2006. Print.

- Castoriadis, Cornelius. *L'Institution imaginaire de la société*. Seuil, coll. « Essais Points », 1975.
- \_\_\_\_\_. *Fait et à faire*. Tome V. Paris : Seuil, 1997.
- \_\_\_\_\_. *Le Monde morcelé. Les carrefours du labyrinthe*. Tome III, Paris : Seuil, coll. « Points Essais », 1990. Print.
- Charles, Michel. *Rhétorique de la lecture*. Seuil, 1977.
- Cormann, Grégory. « Émotion et réalité chez Sartre. Remarques à propos d'une anthropologie philosophique originale », *Bulletin d'analyse phénoménologique*. N°8, Université de Liège, 2012, pp.286-302. Print.
- Cornillat, François et Lockwood, Richard (éds.). *Ethos et Pathos. Le statut du sujet rhétorique*. Champion, 2000. Print.
- Das Graças Soares Rodrigues, Maria, Monte, Michèle et Rabatel, Alain dir. *Comment les médias parlent des émotions. L'affaire Nafissatou Diallo contre Dominique Strauss-Kahn*. Lambert-Lucas, 2015. Print.
- Dastur, Françoise. *Chair et Langage. Essais sur Merleau-Ponty*. Encre marine, 2001. Print.
- Deleuze, Gilles et Guattari, Félix. *Capitalisme et Schizophrénie. L'Anti-Œdipe*. Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1972. Print.
- \_\_\_\_\_. *Kafka. Pour une littérature mineure*. Les Éditions de Minuit, coll. « Critique », 1975. Print.
- Derrida, Jacques. *De la grammatologie*. Les Éditions de Minuit, 1967. Print.
- \_\_\_\_\_. *Marges – de la philosophie*. Les Éditions de Minuit, 1972. Print.
- Dufourcq, Annabelle. *Merleau-Ponty : une ontologie de l'imaginaire*. Springer, coll. « Phaenomenologica », 2012. Print.
- Foucault, Michel. *Les Mots et les Choses*. Gallimard, 1966. Print.
- \_\_\_\_\_. *L'Archéologie du savoir*. Paris : Gallimard, 1969. Print.
- Gély, Raphaël. *La Genèse du sentir. Essai sur Merleau-Ponty*. Bruxelles : Ousia, 2000. Print.
- Genette, Gérard. *Mimologiques. Voyages en Cratylie*. Seuil, 1976. Print.
- Hekmat, Ida, Micheli, Raphaël et Rabatel, Alain (dir.). *Semen*, n°35 (*Modes de sémiotisation et fonction argumentative des émotions*), 2013. Print.
- Maingueneau, Dominique et Vallespir, Mathilde dir. *Lire Derrida ?* Lambert-Lucas, coll. « Le Discours philosophique », 2015. Print.
- Ménasé, Stéphanie. « Merleau-Ponty, une écriture élaborée ? Lecture génétique de *L'Œil et l'Esprit* ». *Rue Descartes*. 4-50 (*L'Écriture des philosophes*). Collège International de philosophie, 2005. Print.
- Merleau-Ponty, Maurice. « Le langage indirect et les voix du silence ». Dans *Signes*. Gallimard, 1960. Print.
- Merleau-Ponty à la Sorbonne. Résumé de cours 1949-1952*. Cynara, 1988. Print.
- \_\_\_\_\_. *Notes de cours au Collège de France. 1958-1959 et 1960-1961*. Gallimard, coll. « Bibliothèque de philosophie », 1996. Print.
- \_\_\_\_\_. *L'Œil et l'Esprit*, dans *Œuvres*. Gallimard, coll. « Quarto », 2010. Print.
- \_\_\_\_\_. *Phénoménologie de la perception*, dans *Œuvres*. Gallimard, coll. « Quarto », 2010. Print.

- Micheli, Raphaël. « Esquisse d'une typologie des différents modes de sémiotisation verbale de l'émotion », dans Hekmat, Ida, Micheli, Raphaël et Rabatel, Alain (dir.). *Semen*, n°35 (*Modes de sémiotisation et fonction argumentative des émotions*), 2013. Print.
- Parret, Herman. *Les Passions. Essai sur la mise en discours de la subjectivité*. Mardaga, coll. « Philosophie et langage », 1986. Print.
- Pêcheux (Michel), *Les Vérités de la Palice. Linguistique, sémantique, philosophie*. François Maspero, coll. « Théorie », 1975. Print.
- Perelman, Chaïm et Olbrechts-Tyteca, Lucie. *Traité de l'argumentation. La Nouvelle rhétorique*. Éditions de l'Université de Bruxelles, 1992. Print.
- Plantin, Christian. *Les Bonnes Raisons des émotions. Principes et méthode pour l'étude du discours émotionné*. Peter Lang, coll. « Sciences pour la communication », 2011. Print.
- Popovic Pierre, « La sociocritique. Définition, histoire, concepts, voies d'avenir », sur *Pratiques*, n°151-152, 2011. En ligne. (Consulté le 14 février 2015.) <http://pratiques.revues.org/1762>.
- Rabatel, Alain. *Homo narrans. Pour une analyse énonciative et interactionnelle du récit*. Tomes I et II. Lambert-Lucas, 2008. Print.
- Rosengren, Mats. *Doxologie. Essai sur la connaissance*. Hermann, coll. « Philosophie », 2011. Print.
- Sartre, Jean-Paul. *Critique de la raison dialectique*. Tome 1. Gallimard, 1960. Print.
- \_\_\_\_\_. *Esquisse pour une théorie des émotions*. Paris : Le Livre de poche, 2000. Print.
- \_\_\_\_\_. *L'Idiot de la famille. Gustave Flaubert de 1821 à 1857*. Tome 1. Gallimard, 1988 [1971]. Print.
- Thierry, Yves. *Du corps parlant. Le langage chez Merleau-Ponty*. Ousia, 1987. Print.
- Walton, Douglas. *The Place of Emotion in Argument*. The Pennsylvania State UP, 1992. Print.
- Zoberman, Pierre. « Le langage des passions ». *Semiotica*, n°51, 1984, pp. 101-114. Print.